Proverbes, métaphores et traduction

MARYSE PRIVAT
Rétaud (Francia)

Le proverbe et la métaphore peuvent être abordés de façon parallèle car tous deux constituent un écart, une distance par rapport au reste du texte, du discours. Proverbes et métaphores peuvent être apparentés à une traduction, de par le fait qu'ils instaurent aussi une distance par rapport à la langue, un travestissement linguistique, un écart sémantique, syntaxique parfois dans le cas des proverbes.

En ce qui concerne la métaphore, on peut dire qu'elle est déjà une traduction et je reprendrai ici une phrase-définition de Jean Pierre Cometti (1987: 20): «La métaphore, elle-même écart, dans la distance qu'elle forge, enjambe les significations oblitérées par l'usage pour signifier *ailleurs* et *autrement*». Le lien entre métaphore et traduction est indéniable si l'on regarde l'étymologie de ces deux mots, le mot métaphore venant du grec *metaphora*, qui signifie "transposition", de *pherein*, "porter", "transporter"[1], et de son côté, le mot traduire provenant de latin *traducere*, "faire passer". Déplacer pour poser ailleurs, à travers un quelconque canal ou faire passer d'une rive à l'autre, d'une langue à l'autre, le parallélisme est clair.

La métaphore est traduction, et la traduction est également métaphore, dans la mesure où la traduction est une métaphore où la réalité à transposer n'est plus un concept ou un objet, mais tout le texte de départ.

Le proverbe est à son tour métaphore. Le proverbe, pour occuper sa place, doit maintenir une distance avec la réalité. Paradoxalement, pour servir d'argument clair et irréfutable, il faut que le proverbe soit "opaque" et cette distance, cette opacité est souvent instaurée par la métaphore: *En casa del herrero cuchillo de palo; Quand le chat n'est pas là, les souris dansent; Au royaume des aveugles les borgnes sont rois; No se hizo la miel para la boca del asno*.

Il y a bien sûr des proverbes directs, non connotés, non métaphoriques, mais même ces derniers fonctionnent, de par leur recul par rapport à la réalité, comme métaphores. Ce n'est pas la métaphore qui fait le proverbe, bien qu'elle donne les proverbes les plus savoureux, les plus "sentis" comme proverbes authentiques; c'est bien le proverbe qui fonctionne, dans le texte, dans le discours, comme une métaphore. C'est ce que nous dit, avec une expression plus étudiée, Henri Meschonnic (1976: 427):

> Mais en même temps qu'on joue métalinguistiquement sur le terme *métaphore*, un proverbe, même s'il fait ou contient une métaphore, est aussi une anti-métaphore, en ce qu'il dit un concret tel qu'il est dit. [...] Mais ce n'est pas comme métaphore qu'un proverbe est proverbe, c'est comme proverbe qu'un proverbe est métaphore.

Le proverbe, lui aussi, est traduction. Voici une définition de J. et B. Cerquiglini (1976: 360), similaire à celle donnée plus haut pour la métaphore, où l'on retrouve les termes "ailleurs" et "autrement", marquant l'écart: «Le proverbe inséré est bien une parole autre, cristallisée, et prononcée ailleurs, sinon autrement». Par ailleurs, le proverbe-traduction fonctionne bien parfois comme une langue étrangère, si l'on analyse son mode d'utilisation, son moment d'énonciation. Il

[1] Même racine indo-européenne ^{0}*bher* que le latin *ferre*, qui a donné "transférer".

fonctionne comme un second langage dans la langue de la communauté, utilisé pour exprimer ce qui ne pourrait se dire dans cette langue commune. Il serait comme «une voix masquée» permettant de dire le non-dit (Cerquiglini, 1976: 360): «Le toujours déjà-dit par tous, pris en charge, énoncé par le locuteur, rend possible la parole, en la transformant. Cette voix, en apparence généralisée, désindividualisée, peut dès lors exprimer ce qui ne saurait être dit»[2]. N'en est-il pas de même lorsqu'on utilise une langue étrangère? N'est-il pas plus facile, moins compromettant, d'exprimer des paroles difficiles (insultes ou sentiments profonds) dans une autre langue que sa langue maternelle? Cette langue étrangère sert en quelque sorte de paravent, de bouclier qui masque en partie la "crudité", la difficulté de prise de parole en réduisant l'implication de l'énonciateur.

La métaphore et le proverbe sont donc apparentés, mais faisons d'emblée quelques restrictions obligées et examinons les différences existantes entre métaphore et proverbe. Il y a deux sortes de métaphores: les métaphores dites "mortes", figées, fixes, passées dans le langage et appartenant désormais à la richesse linguistique d'une langue donnée (parfois commune à plusieurs langues), dans laquelle chacun peut puiser. Il s'agit de métaphores usées, rebattues, oubliées même en tant que métaphores: «l'*œil* du cyclone», «el *ojo* de la aguja», «un *rayo* de esperanza», «une *source* de problèmes, une *pluie* d'injures», «le *coeur* de la ville», «esa chica es una *joya*», la peur la *cloua* sur place»,... Ces métaphores usées seraient plutôt à classer avec les expressions et locutions idiomatiques. Et il faut mettre dans une autre catégorie les métaphores "vives", originales, celles qu'invente le poète, l'écrivain, les métaphores d'un seul auteur. Ce sont là des créations uniques, à "marque déposée".

Les proverbes, bien entendu, sont à ranger dans la première classe de métaphores. Même s'ils sont uniques, même s'ils ont été au départ des créations, ils font partie aujourd'hui de l'univers linguistico-culturel collectif et sont répétés et reconnus dans leur forme figée, avec ou sans variantes sensibles.

L'attitude du traducteur face à la métaphore et face au proverbe est inévitablement double. Il se doit de considérer le proverbe comme une métaphore morte, un figement et cherchera dans la langue de traduction la métaphore morte ou le proverbe équivalent. Ce problème de traductologie concernant la traduction des proverbes et des métaphores non originales englobe de fait un domaine plus vaste, à savoir la traduction des figements linguistiques de toutes sortes (proverbes, expressions figurées ou idiomatiques, jeux de mots et calembours, formulettes de contes, devinettes, métaphores usées, expressions comparatives,...).

Pour ce qui est de la traduction de la métaphore vive, créée, la tâche du traducteur comporte plus de liberté, mais aussi plus d'écueils. C'est en quelque sorte une liberté conditionnelle; le traducteur est "libre" de trouver dans la langue d'arrivée non seulement le signifié, mais aussi et surtout tout le poids de sa sonorité, de son rythme, de sa musicalité. C'est là qu'intervient dans sa totalité la nature "quadripode" de l'activité traduisante (Zins, 1987: 28): Savoir de la langue étrangère / Savoir de sa propre langue. Perception littéraire du texte / Vision de l'intériorité du texte.

Il faut pour traduire une métaphore, un poème —et ne pourrait-on pas extrapoler à tout texte littéraire?— être sensible à la «coloration propre des mots» (Zins, 1987: 35), à la trace qu'ils laissent en nous à la lecture.

Face à un proverbe, le problème est quelque peu différent. Le point de départ de la réflexion sur la traduction de proverbes relève d'une évidence: les proverbes appartiennent à la sagesse populaire et la sagesse populaire étant universelle, il est loisible de penser que les mêmes vérités apparaissent sous des formes diverses d'une langue à l'autre, d'autant plus vrai pour le français et l'espagnol, toutes deux langues romanes, géographiquement et culturellement voisines. De ce fait, le premier pas de la démarche traduisante sera non pas un travail linguistique sur les mots mais une recherche bibliographique, à savoir rechercher l'équivalent (ou les équivalents) préexistant dans la langue d'arrivée. Mais cette affirmation de principe se révèle bien souvent infructueuse.

Que fait un traducteur —qu'est-il censé faire?— lorsqu'il se heurte à un proverbe sans équivalent dans la langue d'arrivée? Un proverbe espagnol aussi connu que *La mujer honrada, la pierna quebrada y en casa*, relevés par des parémiologues aussi éminents que Hernán Núñez, Mal Lara, Correas, ne trouve aucun équivalent dans les divers recueils de proverbes français. Loin de moi l'intention de prétendre que les proverbes français sont moins misogynes que leurs homologues

---

[2] Cette idée du proverbe permettant de dire le non-dit est aussi abordée par H. Meschonnic (1976: 427).

espagnols; malheureusement, cette misogynie décelable à travers les proverbes est universelle. Cependant, il est un fait que l'on ne trouve aucun proverbe liant ces idées de femme -maison-lien-violence (les sèmes de l'archilexème qu'est le proverbe). On trouvera «La chèvre broute là où elle est attachée» (variante: «Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broute»), mais le contenu et le poids du proverbe diffèrent: les sèmes lien-chèvre (= femme!)[3] sont présents, les sèmes maison-violence absents. De plus, ce proverbe français est polysémique et peut traduire simplement, de façon générale, la nécessité de s'accommoder de ce que l'on a ou de la situation dans laquelle on est engagé, sans allusion directe à la femme et à sa soumission obligée.

Voici un autre exemple de proverbe espagnol très répandu: *Hecha la ley, hecha la trampa*, qui existe aussi, mais moins fréquemment, avec ces variantes: *Hecha la ley, inventada la malicia*; *Ley puesta, trampa hecha*. Aujourd'hui encore, en Espagne, on entend souvent ce proverbe. En français, aucun proverbe ne traduit, à ma connaissance, cette idée de détournement de la loi immédiatement consécutive à la création de celle-ci. Ce qui ne veut pas dire, là non plus, que la pratique démasquée par un tel proverbe est inconnue des Français. Ces restrictions, ces non équivalences laissent des voies sans issue.

Que fait un traducteur lorsque ce proverbe équivalent existe mais se montre inadéquat, insipide ou mal inséré dans le discours? Pour illustrer cette catégorie d'inadéquations, je ne parlerai que du problème, qui se pose très souvent, de la fréquence d'utilisation de tel ou tel proverbe, d'une langue à l'autre. *Por la boca muere el pez*, proverbe très souvent entendu en Espagne, est-il vraiment l'équivalent de «Trop gratter cuit, trop parler nuit»? De même, le proverbe (maxime de Jean de La Fontaine) «On a souvent besoin d'un plus petit que soi», connu de tous les Français, est-il l'équivalent de *No es tan gruesa la gallina que no haya menester de su vecina*, rarement entendu en Espagne? (De par sa longueur?). La fréquence d'usage d'un proverbe dans une langue A et de son homologue dans une langue B doit être similaire pour qu'ils puissent être considérés comme équivalents.

Que fait un traducteur si l'équivalent pré-existant n'existe pas et s'il rejette la traduction littérale qui ôte au proverbe toute saveur, sinon sémantique et métaphorique, du moins phonétique et rythmique? Peut-il chercher à recréer ces deux aspects en inventant un nouveau proverbe qui en offrira toutes les caractéristiques? Le traducteur se déguiserait ainsi en une sorte de faussaire invisible. Voyons un exemple: *A casa hecha, sepultura abierta*. Ce proverbe, lu dans *El Criticón* de Baltasar Gracián (Parte III, Crisi XI) —cette maxime devrait-on dire si elle est signée Gracián— n'a aucun équivalent en français[4]. Une traduction littérale serait bien pauvre: «A maison faite, tombe ouverte». On peut suggérer d'autres formules alliant le contenu sémantique (Pas la peine de trimer à la construction de ta maison, symbole de l'installation dans une vie, car elle te prendra toute ta vie!) à un rythme, une binarité respectant la rime: «A toiture posée, tombe creusée»; «Pose à ta maison la toiture et va droit à la sépulture»; «Quand la maison est faite, la sépulture est prête»;... Dans ces cas de "voie sans issue", le traducteur ne pourrait-il pas s'octroyer la liberté accordée et acquise aux traducteurs de métaphores, j'entends de métaphores originales? Ne pourrait-il pas se libérer de ses entraves si le texte traduit librement y gagne en impact, en équilibre, en souffle; si la trace laissée par le texte dans la langue d'arrivée est la même que dans la langue de départ? Est-ce trahir l'auteur? Est-ce tromper le lecteur? Céline Zins (1987: 36), parlant de sa traduction de l'œuvre de Carlos Fuentes, se refuse à traduire le mot *vorágine*, si chargé sémantiquement, phonétiquement et musicalement, par "moravagine" car ce dernier est un mot inventé, elle n'aurait par contre pas hésité. C'est peut-être pourquoi, finalement, il est plus "facile" de traduire *Finnegan's Wake* de Joyce qu'un poème apparemment beaucoup moins complexe, car liberté est donnée d'emblée au traducteur par l'auteur!

Mais revenons aux proverbes. N'est-ce pas une injustice faite à l'auteur qui place un proverbe dans son texte que de le traduire, par un autre proverbe réellement vivant, mais moins pertinent, moins riche de sens connoté, de sonorité, de métaphoricité,...? Ne perdons pas de vue que si certains proverbes sont connus et reconnus de tous, nombreux sont les autres qui, bien que formes figées, sont très peu usités, d'autant moins à notre époque, et ont perdu leur notoriété. Qui saurait

---

[3] Ce parallélisme femme/chèvre se retrouve d'ailleurs dans d'autres proverbes: «A la chandelle, la chèvre semble demoiselle»; «Mujer y cabra, cómala el diablo si es magra»; «A la mujer y a la cabra, cuerda larga»;...

[4] Les proverbes français «Quand la cage est faite, l'oiseau s'envole» (Oudin, 1640) ou «Nid tissé et achevé, oiseau perdu et envolé» (Meurier, 1568) ne traduisent pas aussi clairement que le proverbe espagnol l'idée de décès.

reconnaître, dans la traduction, si le proverbe est effectivement existant dans la langue d'arrivée ou s'il vient d'être inventé par le traducteur? Doit-on considérer dans ce cas que le sens de l'éthique du traducteur est en jeu?: «Au royaume des aveugles les borgnes sont rois»; «Qui trop embrasse mal étreint»; «A père avare fils prodigue»; «Qui dort dîne».

Tous ces proverbes sont bien connus. Mais qu'en est-il de ces autres?: «Qui parle en proverbe n'en a que plus de verve»; «Qui refuse muse»; «Vin à la saveur et pain à la couleur»; «Chacun est bossu quand il se baisse»; «Proverbe énoncé, vérité déguisée»; «Qui art a, partout part a».

Sont-ils inventés ou appartiennent-ils vraiment à l'univers français des proverbes? La traduction est une multitude de cas additionnés et il n'est pas loisible de donner une règle unique et uniforme. En ce qui concerne la traduction de métaphores, comme de proverbes, la substitution d'une unité lexicale d'un domaine sémantique à un autre est loin d'être satisfaisante. Il faut également tenir compte des relations internes du texte dans son entier, du cadre dans lequel s'insère la métaphore-proverbe, de la volonté de l'auteur au moment de la création. La traduction, quelle qu'elle soit —de métaphore, de proverbe, de poème, de texte en "simple" prose— doit passer par une compréhension privilégiée du texte. J'entends par compréhension privilégiée, une compréhension parfaite, le traducteur étant le lecteur parfait, une compréhension au-delà de la langue, des langues, une compréhension intérieure du texte, du pourquoi ce mot et pas un autre? Pourquoi cet ordre de mots et pas un autre? «La traduction doit reparcourir le chemin parcouru par l'original pour voir le jour» (Zins, 1987: 40). sachant que peut-être, parfois, l'auteur lui-même ne saurait l'expliquer, comment le traducteur le pourrait-il, et a fortiori le rendre dans une autre langue?

Pour traduire, il faut comprendre le texte original. Il ne peut y avoir de traduction sans compréhension. Vérité tautologique, mais seulement en apparence! Qu'est-ce que comprendre un texte? Est-ce l'interpréter? N'y a-t-il qu'*une* compréhension, unique et vraie? La mienne est-elle la bonne? Ce que je comprends d'un texte, d'une phrase, d'un mot, est-ce identique à ce que comprend un autre? Ou l'Autre, l'auteur? On a déjà dit, bien sûr, avant moi, que la compréhension du traducteur relève de la conception heideggerienne de la compréhension (Heidegger, cité par Cometti, 1987: 19):

> Toute traduction est en elle-même une interprétation. Elle porte dans son être, sans leur donner voix, tous les fondements, les ouvertures et les niveaux de l'interprétation qui se sont trouvés à son origine. Et l'interprétation, à son tour, n'est que l'accomplissement de la traduction qui encore se tait.

Lecture, compréhension, interprétation, traduction: quatre mots enchaînés... Je disais plus haut que le traducteur est le lecteur excellent, parfait, sans failles. Mais nous pourrions inverser les termes et dire que le lecteur est aussi, en quelque sorte, un traducteur, non plus d'une langue à l'autre, mais au sein d'une même langue. En lisant, en appréhendant le texte, il reconstruit, il reproduit l'édifice qui naît de la cohésion des mots, des sons, des phrases, des images,... Parcourt-il le même chemin que l'auteur, lors de la première "création"? Ne donne-t-il pas au texte qu'il s'approprie sa propre interprétation, interprétation laissée possible par l'auteur lui-même?

Mais nous sommes arrivés bien loin des simples proverbes ou métaphores, et des problèmes que soulève leur traduction. Mon intention n'était que de montrer la complexité de la traduction en soi, que je ne prétends pas résoudre.

Tout traducteur, tout lecteur, tout auteur ne donne finalement qu'une version, qu'une "lecture" d'une œuvre, tout comme le chef d'orchestre offre une version, toujours différente à chaque concert, d'une partition pourtant bien déterminée, écrite "noires sur blanches". Dans le domaine de l'écrit, du texte, la seule réalité tangible et irréfutable, ce sont les vingt-six lettres de l'alphabet.

BIBLIOGRAPHIE

CERQUIGLINI, J.; CERQUIGLINI, B. (1976): «L'écriture proverbiale», *Revue des sciences humaines*, XLI, 163: 359-375.

COMETTI, J .P. (1987): «Le recul du texte», *Sud. La traduction. Réflexions-reflets*, 69-70: 13-27.

MESCHONNIC, H. (1976): «Les proverbes, actes de discours», *Revue des sciences humaines*, XLI, 163: 419-430.

ZINS, C. (1987): «De l'asymptote au point aveugle», *Sud. La traduction. Réflexions-reflets*, 69-70: 28-42.